

Lurelu



De l'éphémère et du continu

Francine Sarrasin

Volume 43, Number 1, Spring–Summer 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93168ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sarrasin, F. (2020). De l'éphémère et du continu. *Lurelu*, 43(1), 77–78.

De l'éphémère et du continu

Francine Sarrasin

Enfin! Il fait chaud!

Mystérieuse et abstraite, la notion de temps, dans un texte illustré, est difficile à cerner. C'est encore plus vrai quand on s'adresse à un jeune lecteur. Et ce n'est pas le nombre de dodos précédant un évènement attendu qui peut arranger les choses. Bien sûr, il y a l'avant et l'après, l'impatience de l'attente et la satisfaction de l'après. Mais le temps, lui, à quoi ressemble-t-il? Où niche-t-il?

Sans diminuer le plaisir d'entrer dans toutes les pages colorées des albums, développer ce thème est complexe et force la réflexion. Il faut voir en effet de quelle façon il se décline, le temps, dans quelle succession de petits moments il se déplace et favorise le changement. Un déroulement de séquences tout à fait conforme à la lecture que l'on fera des pages d'une histoire, de la gauche vers la droite. Étant bien entendu que l'inconnu du futur se trouve devant et le passé déjà vécu, derrière soi.

Le temps qui bouge

Chercher à saisir l'image du temps comporte certains paradoxes. Choisir difficile si on pense que, dans les albums, cette réalité est rarement prise en compte directement. C'est au détour d'histoires illustrées, en apparence toutes simples, que le temps s'insinue dans la réflexion et lui donne, peut-être, un sens plus profond. L'analyse que je suggère à partir de deux albums récents se fonde sur le rapport texte-image, des mots, des formes et des couleurs.

Ainsi, on verra que certaines des planches présentées dans *Les couleurs de mes saisons* (Scholastic, 2018) livrent avec une subtile clarté le passage du temps. On conviendra cependant que ce n'est pas le temps en tant que tel que l'auteure-illustratrice Jillian Tamaki met en scène, mais bien le jeu de transformations qui s'opère sous



77

nos yeux : les effets du temps. En lever du rideau pourrait-on dire, une phrase écrite bien en évidence sur le blanc de page, à droite, se trouve comme protégée par le parapluie géant. Ainsi positionnée, juste au-dessus du crocus, la phrase se lit en même temps que la fleur et prend aussi son importance de l'intérêt que porte la fillette à cette zone de l'image. «Oh! Est-ce que ce violet annonce quelque chose?» Que l'image propose une telle amorce, qu'elle s'écrase sous ce formidable abri, donne toute la mesure de l'impact à venir sur la suite. La formulation interrogative et le sens même de la phrase font penser à une promesse : impossible d'en rester là. Il faut voir que, sous les mots et la fleur de crocus, le blanc de page est ouvert, comme une invitation vers l'autre page.

En séquences

Là, une ribambelle enfantine se lit dans le tracé d'une formidable course qui occupe toute la double page. Même si aucun décor ne situe la scène, le dynamisme de la présentation a quelque chose de théâtral. À commencer par la diversité de la gestuelle, le rythme presque musical de la frise. Il est quand même évident que les neuf personnages de cette double page ne forment pas un

vrai groupe. Ils sont plutôt la représentation d'une seule et même héroïne à différents moments de sa hâte fébrile vers l'été. «Enfin! Il fait chaud!» De l'une à l'autre image, dans un élan cinétique manifeste, la fillette se débarrasse de trop de vêtements, bonnet, mitaines, foulard, bottes, manteau... pendant que, subtilement, la couleur d'ensemble change et passe du bleu violet, froid de l'hiver, à l'orangé et au vert de la nature printanière. La course de la fillette qui plonge littéralement hors de la page, à droite, incite fortement le lecteur à poursuivre l'aventure pour entrer dans l'univers de l'autre page.

Grandir, grandir

Si, jusqu'alors, le temps de la fillette s'est découpé en actions successives, dans la page suivante, le temps de l'arbre-qui-pousse joue aussi dans le registre du changement. Quelque chose d'intéressant se profile dans cette double page : une allusion, une citation. En regardant bien, il est possible de voir le rapprochement entre cette métamorphose végétale et un célèbre récit de la mythologie grecque, quand la nymphe Daphné, pour échapper aux avances trop pressantes du dieu Apollon, se voit transformée en laurier. Même si l'album de notre analyse se destine à de jeunes lecteurs, il n'est pas



interdit de pousser la référence jusqu'à la Grèce antique : la coïncidence est trop belle ! Cependant qu'ici, le mouvement de l'image qui aboutit à l'arbre n'a rien d'une fuite. Il est, au contraire, cheminement joyeux, actif !

78

«J'écarte les doigts, je tends les bras vers le ciel.» Et, comme une victoire lors du déploiement final des branches, au bas de l'autre page, on lit : «J'ai poussé !» Comme pour la course de la page précédente, le temps qui fait muer la fillette en arbre se présente de façon linéaire, il corrobore le sens même de la lecture et comporte de petites plages de silences, comme les indispensables respirations dans un récit parlé. Ce sont les réserves de blanc qui ponctuent la progression vers l'épanouissement végétal qu'a amorcé l'élan dynamique de la fillette. Mobile, le temps peut aussi s'arrêter... Mais peut-il le faire vraiment ?

De petites minutes

S'il était mouvement et continuité dans *Les couleurs de mes saisons*, ailleurs le temps a tendance à se contracter. L'actualiser et le rendre concret, c'est un peu le parti que prend le texte de Marie-Hélène Jarry dans *Où est passé le temps ?* (L'Isatis, 2019). Qu'en est-il de l'illustration ? L'immédiateté du court moment, capté par le travail d'Élodie Duhaméau, contrarie le phénomène de la



durée. En effet, même si la couverture présente le jet du sablier géant déjà parvenu à la moitié de sa course, c'est la fillette qui attire l'attention, c'est elle qui arrête l'image et en fixe l'impact. C'est elle qui surgit du décor et, par son attitude un peu coquine, contribue à animer la scène. Le contraste est vif entre le moment qui s'écoule doucement, dans une sorte de continuité, au centre de l'image, et le dynamisme vibrant du regard que l'héroïne ramène dans la zone du sablier. De toute évidence, cette minute d'attention ne pourra qu'être courte.



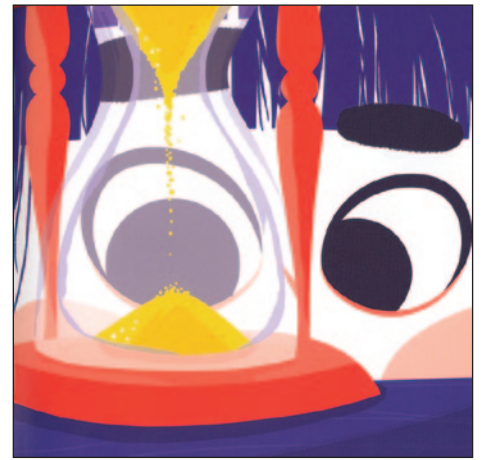
La mesure du passé

À la première page sont fixés les paramètres de l'histoire. «Dans l'armoire, un vieux sablier oublié repose.» Si l'instrument de mesure occupe la place d'honneur dans un espace apparemment vide, il est aussi mis en valeur par la formidable proximité avec la fillette et l'intensité de son regard. Le contraste coloré et le traitement en aplat ne laissent aucune ambiguïté. Destiné à un public jeune, l'album évite la surcharge et se concentre sur l'essentiel. Étrangement, quand la formulation de l'objet, prétexte du récit, laisse deviner un peu de volume, le personnage, lui, semble taillé à même du papier uni. Aucun modelé dans la joue ou les mains ne vient nuancer l'impact de sa présence. La fillette est vue près du sablier et près de nous qui sommes placés, en tant que spectateurs, au fond de l'armoire. Il faut encore observer que, comme un trésor précieux, le sablier est placé haut sur la tablette. Il se voudrait hors de la portée de l'enfant. Cet interdit à peine suggéré ajoute un intérêt certain au petit moment montré !

La page suivante ne peut se lire autrement que dans le suivi de l'histoire. Le gros plan des yeux doublé de l'effet de loupe à travers le sablier réduit le réalisme de la présentation et fait penser à une abstraction. La tentative de la fillette de voir défiler les minutes avec les grains de sable, «Trois minutes à la fois, ils s'échappent, ssssss ssssss», ne suffit pas à créer un vrai mouvement d'image. Il y a quelque chose de rigide dans la présentation : le filet de sable vertical est enfermé dans sa colonne de verre et ici, dans l'image, il est coincé entre les petites colonnes roses, montants du sablier. Il est au surplus figé par le regard de ce gros œil. Le temps de cette image ne veut vraiment pas avancer : il est confiné dans l'espace de la page !

Et tictac

Ailleurs, le caractère immatériel du temps se soumettra au décalage observé chez toutes ces horloges aux formes et aux heures diffé-



rentes. Est-ce cela le jeu du temps ? «Combien y a-t-il de minutes dans un an ?» Placée dans une alcôve, la fillette reprend à son compte la posture du coucou qu'elle interroge du regard. «Plein, plein, il s'en écoulera des grains et du temps, jusqu'à mon anniversaire l'an prochain.» Voilà : il suffit d'une phrase pour que se rejoignent le concret du sable et l'abstraction du temps qui passe. Il suffit d'un bout de phrase pour ramener l'aventure au niveau de l'enfant, dans son univers quotidien et ses préoccupations.

La difficulté d'associer le temps au seul instrument de mesure se trouvera bientôt déjouée. Dans les pages subséquentes, en effet, le sable n'est plus confiné à l'intérieur du sablier, il est grand et déployé sur la plage, dans les dunes désertiques, il est du château et de la falaise. S'il n'est plus sablier, que devient son rapport au temps sinon dans la fluidité éminemment mobile de tous ses petits grains ? «Quelqu'un a dit : on ne voit pas le temps passer. Il lui manquait un sablier.» Comme si cet objet, quelque peu suranné, était garant du bon déroulement du temps. Et comme si, par cette conclusion, tout était dit ! Il est impressionnant qu'une telle publication contienne, en puissance, toutes ces pistes de réflexion sans pour autant donner de réponse. *Où est passé le temps ?*

(lu)

